

La nuit de l'encrier

Sylvie Germain. *Le livre des nuits*. Gallimard, 1985

Jean-Paul Beaumier

Numéro 22, février–mars–avril 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20436ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaumier, J.-P. (1986). Compte rendu de [La nuit de l'encrier / Sylvie Germain. *Le livre des nuits*. Gallimard, 1985]. *Nuit blanche*, (22), 30–31.

SYLVIE GERMAIN

La nuit de l'encrier

Dès les premières pages, j'ai été séduit, envoûté par cette écriture au lyrisme incantatoire, au réalisme tantôt magique, tantôt infernal. Ma rencontre avec Sylvie Germain aura prolongé cet effet d'ensorcellement dans lequel m'avait plongé la lecture de son premier roman, Le livre des nuits. Si elle paraît timide au premier abord, Sylvie Germain s'anime dès qu'on lui parle d'écriture. Il émane d'elle quelque chose de mystérieux, d'énigmatique, un don de voyance qui épouse le rythme et les méandres de la mémoire. L'écriture rappelle ici le travail de l'alchimiste, l'athanor devenant la nuit et la matière à transformer l'âme d'un peuple, une mémoire plus archaïque qu'individuelle.

« Au début, nous dira Sylvie Germain, je n'avais rien choisi. Il y avait un personnage, Nuit-d'Or, mais en fait c'était Nuit-d'Ambre, celui qui naît à la fin du roman, et un nom beaucoup plus contemporain, Péniel, le nom de la montagne où Jacob a lutté avec l'ange. Je voyais une scène d'un homme luttant avec l'ange et j'ai voulu faire une généalogie du personnage. Je pensais que ça prendrait une dizaine de pages, tout au plus un chapitre, et puis c'est devenu ce livre. »

Ce désir de faire la généalogie d'un personnage se transforme rapidement en une véritable odyssée des temps modernes qui s'échelonne de la guerre franco-allemande de 1870 à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Victor-Flandrin Péniel, dit Nuit-d'Or-Gueule-de-Loup, quitte le pays de ses ancêtres, emportant avec lui pour tout héritage *les sept larmes de son père et le sourire de sa grand-mère qui blondissait son ombre*, et s'établit dans un hameau des Ardennes. Par quatre fois, Victor-Flandrin prendra femme et aura une descendance nombreuse, toute marquée par la gémellité (lui rappelant sans cesse le visage sabré de son père par un uhlan dont *la cicatrice qui zigzagait en travers de sa face semblait correspondre à une blessure bien plus profonde qui avait dû trancher son être de bout en bout, et maintenant il était deux en un*), et par un étrange signe d'or à l'œil gauche.

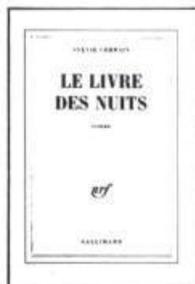
Cet arrière-fond historique, qui s'est imposé à Sylvie Germain plus qu'elle ne l'a choisi

comme, nous dira-t-elle, s'est imposé son personnage et la plupart des thèmes qui jailliront en cours du récit, ne sert ici que de cadre, de support à la narration. La trame véritable du *Livre des nuits* relève avant tout de cette scène d'un homme luttant avec l'ange et de tout l'inconscient véhiculé par cette image résumant à elle seule la condition humaine. La mémoire intervient pour actualiser la vision de cette lutte; elle agit aussi comme catalyseur sur l'inconscient, comme révélateur.

« La seule chose qui m'a intéressé dans le fait d'écrire, c'est vraiment cette puissance de l'écriture en dehors de soi-même, la puissance des mots en fait. C'est fou tout ce qui peut sortir quand on laisse librement parler le langage en soi, tous les refoûlés, tout l'inconscient, les blessures... »

Sylvie Germain a toujours été fascinée par la nuit. Alors qu'elle rédigeait sa thèse de philosophie sur l'ascèse dans la mystique chrétienne, elle avait tout divisé en nuit comme elle l'a fait dans *Le livre des nuits*. La nuit de l'eau, de la terre, des roses, du sang, des cendres et nuit nuit la nuit correspondent ici aux grandes étapes de la saga des Péniel, évoquent également la naissance d'un monde, son évolution, sa chute et son recommencement.

La nuit comme temps des gestations qui n'éclateront qu'au grand jour, mais aussi moment privilégié de l'écriture pour Sylvie Germain qu'elle apparente à la démarche psychanalytique en ce



qu'elle permet à l'inconscient de s'activer, «de libérer une mémoire à peine enfouie en chacun de nous, une mémoire très floue, très diffuse, qui est au bord de l'inconscient et le fait de se mettre à écrire, ça provoque un précipité de ce que recèle cette mémoire». Sylvie Germain insiste sur le fait qu'elle laisse venir les choses, que jamais elle ne force le cours du récit. «L'inconscient, poursuit-elle, est justement quelque chose de très structuré, qui a sa logique et qui échappe absolument à la raison. Une logique implacable et, si je voulais faire intervenir trop de raison, trop d'intellect, je crois que je foudroyais tout par terre. Vous savez, quand Mallarmé parle de la nuit de l'encrier, c'est la nuit de l'écriture, cette espèce de retournement de tout. C'est vrai que c'est une nuit au sens de l'inconscient, mais aussi nuit de l'histoire, nuit du désir, de tout. La nuit comme lieu de lutte aussi, comme lieu de vigilance.»

Fascinée par la nuit, Sylvie Germain l'est également par le thème du double qui apparaît d'abord sur le visage sabré *en deux pans inégaux* du père de Nuit-d'Or-Gueule-de-Loup, blessure qui se répercutera sur la descendance de ce dernier. Ce n'est pas tant de gémellité physique dont il est ici question que d'une dualité d'un autre ordre qu'on a tous en soi: le conscient et l'inconscient, le féminin et le masculin, le jour et la nuit, etc. «Quand on va très loin dans les sentiments, il y a de ces renversements, par exemple celui qu'une mère peut avoir avec son enfant, que des amants peuvent avoir dans leurs rapports. Plus un amour est passionné, plus il peut virer comme ça d'un coup. Dans tous les domaines il y a ces renversements, c'est difficile de trouver l'équilibre.»

Le thème du double ne renvoie pas seulement à cette dualité, à ce conflit intérieur, mais également à un thème qui est primordial pour Sylvie Germain: la fraternité. Fraternité qui existe entre deux frères ou deux sœurs et qui fait qu'à la mort de l'un d'eux, l'autre reprend en charge sa mémoire, mais aussi et peut-être surtout fraternité universelle. «Qu'on le veuille ou non, il y a une solidarité qui est tellement forte, tellement puissante, qui nous lie; pas seulement entre contemporains, mais également avec le passé, avec ceux qui sont morts et ceux qui viendront après nous. Plus j'écris, plus le temps passe et plus je vieillis, ce jeu de ressemblances me frappe et me fascine. C'est quelque chose de tout à fait étonnant de voir vieillir les gens autour de soi et de trouver des ressemblances avec des gens qui ont disparu, de retrouver des intonations de quelqu'un qui est mort dans une voix, de reconnaître des traits sur un visage. Et ça se retrouve partout, sur le corps des mémoires et même des peuples. C'est tout à fait troublant.»

Le livre des nuits recèle une thématique (thème du double, de l'ambiguïté, du vampirisme,

Photo: A.-M. Guérineau



Sylvie Germain

de la prémonition, du mal, de l'éternité, etc.) qui relève du fantastique. Sylvie Germain insiste cependant pour souligner que cet aspect vient du fait qu'elle met simplement tout sur le même plan, qu'elle met le réel à plat parce que pour elle le réel n'est pas quelque chose d'objectif. «Je ne crois pas qu'il y ait de perception pure, d'objectivité réelle. C'est quoi la perception? On voit des choses fantastiques tout le temps. Seulement de tout mettre à plat, on dit c'est du fantastique. Non, c'est seulement de pousser jusqu'au bout des sensations, des sentiments, des impressions.» ■

Propos recueillis par Jean-Paul Beaumier

Sylvie Germain. *Le livre des nuits*. Gallimard, 1985, 14,95 \$.